

## Une danse lente et autres poèmes

John Montague

Numéro 146, mars 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83229ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

### ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Montague, J. (2016). Une danse lente et autres poèmes. *Les écrits*, (146), 13–32.

# JOHN MONTAGUE

*Une danse lente  
et autres poèmes*

TRADUITS PAR JEAN-PHILIPPE GAGNON

## I

### UNE DANSE LENTE

#### **I: Retour**

Obscurité, goutte  
des grottes, matrice de la terre

nous retournons lentement  
à nos origines

le salut nu  
au disque soleil

une révérence  
aux bois de l'arbre

la danse seul  
sur l'herbe

terre obscure  
lune couverte

tournoyant, les bras  
ils s'agitent

cheveux flottant  
yeux flambant

le cou-de-pied résonnant  
un, deux quand

les chevilles nues, l'orteil  
frappent la terre

## **II: Sweeny**

Un moite silence.  
Attente sous l'arbre,  
muscles tendus,  
oreille levée, œil alerte.

Poumons clairs.  
Un nid de sens  
remuant s'éveille —  
*bête humaine!*

Un oiseau éclaire:  
Deux traces de serres.  
Deux feuilles bougent:  
Un petit vent.

En bas, la blanche  
ruée du courant,

les pierres jacassantes  
entre les berges.

Le trille occasionnel  
d'un oiseau, l'écureuil  
sautillant le long  
d'une branche souple.

Entame une lente  
danse, levant  
un pied, plantant  
une cheville pour célébrer

la verdure, la pluie  
aspergeant la peau,  
l'humide attraction  
de la terre.

Le monde entier  
tournant dans l'humidité  
et le silence, une  
roue de moulin trempe.

### **III: La danse**

Dans l'isolement et le silence, la danse commence. Nul n'est censé regarder, toi le premier. Les mains tombent sur les côtés, la tête pendille, vide, tige brisée. Les souliers s'envolent des pieds, les vêtements s'écaillent sur la peau, loques du corps. La vue s'est lentement évanouie dans tes yeux, cette vue de l'habitude qui ne voit rien. Tes oreilles bourdonnent un peu avant de se retirer où le cœur bat, un doux tambour. Alors la

danse commence, purifiante, guérissante. Par le front nu, le long des os des pieds, la terre commence à parler. Un genou se lève, la rouille crie, puis l'autre. Totalement absent, tu piaffes haut et bas, le sac de tes reins frappant tes cuisses, le sperme et l'urine suintant au bas de ton corps comme une résine. Où les jambes se joignent le rythme se répand vers le haut — la branche du pénis se lève, la cage des côtes siffle — et passe dans les bras comme l'électricité le long d'un câble. Sur la peau de la moiteur se forme, feuille humide ou buée de vent légère comme l'éphémère. Dans l'humide et l'obscurité tu renais, la pluie coulant sur ton visage comme elle le ferait sur un tronc d'arbre moussu, les cheveux collant à ton crâne comme l'écorce, ton souffle se mélangeant aux exhalaisons de la terre, cette odeur éternelle d'humus et de moisissure.

#### **IV: Message**

Avec un corps  
lourd comme la Terre  
elle commence à parler;

ses mots,  
de la rosée, brillante  
mortelle à boire

ses cheveux  
le nid dans l'herbe  
des cauchemars trempes

ses bras,  
ses cuisses, la chance  
d'une branche ondulante

son secret  
message, modelé  
par un vent vagabond

éteint l'œil  
de la raison ;  
aussi, novice, aveugle,

glisse ta  
main dans la  
fourche putride

d'un arbre  
creux, étreins  
deux galets de quartz

protégés d'une  
toile d'araignée :  
sa poitrine pâle.

## **V : Seskilgreen**

Un cercle de pierres  
survivant derrière une  
ferme d'abattage,

la pierre de façade, phallique  
dans un pré épineux :  
la tombe à couloir de Seskilgreen.

Coupe, cercle,  
triangle rythmant  
leur danse secrète

(yeux, seins,  
cuisses d'une toujours  
fragrante déesse).

J'y suis venu la dernière fois en mai  
trouver la butte  
baignée de campanules

et un brave roitelet  
rassemblant des œufs tachetés  
dans une fissure pierreuse

quand des bovins  
oscillaient somnolents  
sous les branches basses

cinglant les cordes  
de leurs queues  
à travers les siècles.

## **VI: Pour la Colline mère**

Gond du silence  
grince pour nous  
Rose d'obscurité  
éclos pour nous  
Anémone des bois  
ondoie pour nous  
Bleu campanule  
plie vers nous  
Fougère humide  
effuse pour nous

Mousse souple  
soutiens-nous  
Branche de plaisir  
repose sur nous  
Feuilles de délice  
murmurez pour nous  
Bois odorant  
souffle sur nous  
Rosées du soir  
perlez pour nous  
Crue apaisante  
afflue pour nous  
Cascade secrète  
déferle pour nous  
Fissure cachée  
parle-nous  
Portail de délice  
enflamme-nous  
Colline maternelle  
attends-nous  
Portes de la naissance  
Ouvrez pour nous

## **VII: La pierre suspendue et la crosse**

1  
Loue la pierre :  
volant du pays de Galles,  
ses grains bleus s'allègent comme plume!

Verse la libation!  
Le serpent dompté glisse vers l'autel  
laper le chaud lait d'épice.



2

Quand le premier rayon  
du solstice d'été  
frappe par les arches

les écailles grouillantes  
au cou de l'astronome  
durcissent : anneau du torque.

3

Sa toge  
raidie par le sang sec  
de la victime, le vieil évêque avance

chantant et ballotant  
sa canne, qui ride, s'enroule :  
un serpent montant une croix.

II

**AUTRES POÈMES**

**Il y a des jours**

*Pour Lawrence Sullivan*

Il y a des jours où  
on devrait pouvoir  
arracher sa tête  
comme un casque usé ou  
bosselé, directement de  
la nuque et des clavicules  
(ces branches crépitantes!)

et la placer fermement  
dans le lit d'un ruisseau fluide.  
Les clairs, purs, frais courants  
coulant et moussant par  
les compartiments aigres et rassis  
du cerveau, les tympanes sourds,  
troubles orbites, la langue tapissée.

Et puis la replacer  
sur la base des épaules :  
bien tapée, bien sûr,  
la peau, la bouche lavées,  
les billes des yeux  
rincées et prêtes  
pour l'amour ; la prophétie ?

## Un rêve de juillet

Le silence  
Et l'air humide de la nuit  
Fusant du jardin.

Telle une jeune fille  
Insatisfaite de  
Son fardeau mythique  
Céres, déesse du maïs,  
Maîtresse de l'été,  
Marche d'un pied sûr dans  
L'odeur douce  
Des ballots d'herbe.  
Son corps luxuriant est  
Composé de miel  
Et d'or, la pointe  
De chaque mamelon  
Une fraise sauvage —  
Comblée en  
Dépit d'elle-même  
Elle échange pour  
La lune le pâle  
Disque d'or de son visage.

## Eau blanche

Pour Line McKie

La peau légère, goudronnée  
du currach vogue  
et reçoit le courant,  
roule et répond à  
l'âpre houle de la mer.

Dans les côtes de bois  
une ondulante frénésie ; le lustre  
vert-argent, rayé  
noir et battant du maquereau :  
le cerceau irisé  
d'une truite haletante.

Comme un poisson brille plus  
furieusement avant de mourir,  
ainsi les écailles de la sorcière  
luisent d'une excessive  
et putrescente splendeur :

lumineuse, pâle —  
*eau blanche* —  
cette lueur dans les chenaux  
avant qu'un orage éclate.





## Haut si bas

J'ouvre des yeux sous-marins  
et le grand monde perdu  
des courants primordiaux  
un vivant taillis de corail  
un furtif essaim de poissons

*(ou la lune au tablier  
de nues teintes bleu glace  
la rouille brillante de Mars, Saturne,  
aux cristallines séries de sphères)*

Que c'est calme ici-bas  
Où le fretin errant explore  
les portes jumelles de mes paupières  
lèvres silencieuses contre ma bouche

*(Que c'est tranquille là-haut  
où je danse calmement pour moi,  
échasses sur une plaine, troublant  
à peine la poussière sur les rayons de la lune)*

J'avais oublié que nous vivons entre  
des halètements, des esquisses de miracle;  
que nous voguions jadis par l'air comme les oiseaux,  
marchions dans les eaux comme les poissons.

## Sources

Mourant, le saumon  
soulève sa tête  
dans l'eau du bief.  
De grandes plaies cerclent  
ses branchies, ses yeux,  
une rouille brûlante  
lentement corrode  
la peau rouge-or.

Le grand roi de la rivière,  
verse vers la Nore  
sur les barrages moussant  
sa lumière, sa musique,  
sans fin dissolvant  
les murs dans la moire de  
courants qui dérivent  
parmi les prairies lentes.

Mais tu abdiques,  
tu cèdes,  
nulle lutte hormis  
le gond de tes mâchoires  
(le croc ou *kype*)  
haletant, claquant  
un dernier souffle  
de ce royaume souillé.

Prince de l'océan, de  
quelles communes sources  
nous te rendons hommage  
nous l'avons oublié  
mais je pleure ton passage



et voudrais effacer  
de cette terre encombrée  
notre infecte disgrâce :

Purger le poison  
des ruisseaux,  
purifier l'énorme  
ventre de l'océan, rompre  
ces invisibles miles  
de mailles, que ta  
tribu coure encore  
par les eaux claires.

## **Déités**

De nos besoins  
nous les créons :  
le Christ maigre  
que nous pressons,  
empalons sur la  
croix de bois

expertement. Vois-nous  
planter les clous,  
émerveillés par sa  
face striée  
de sang, approbatrice,

Et le doux  
sourire de Gautama,  
absolvant le mal,

les désirs, frêles  
terreurs de la chair.

Comme saint François  
il abandonne  
ses possessions  
et part jusqu'à  
ce qu'un calme luise

sur nos vies brisées,  
nos volontés em-  
mêlées, l'amer  
champ de bataille de la société et  
du soi.

Mais les vieux dieux  
surgissaient de terre,  
de l'air, du feu, de l'eau :  
Hermès rayonnant glis-  
sant sur les traits de lumière ;

noires extensions  
du sous-ter-  
rain empire des  
racines et des roches :  
Ô sombre Dis !

Ou d'un promontoire  
la puissance de la mer —  
un trident fendant  
les vagues furieuses —  
nous te louons, Poséidon !

Quand le grain cares-  
sé par le vent luxuriant  
du plein été  
murmure de chaleur :  
Ô douce Cères!

♦♦

Dieu ou déesse,  
ils distribuèrent  
leurs faveurs dans  
le feu des batailles  
qu'ils attisaient —

leste Cuchulain,  
Achille ténébreux  
dans une confusion mentale  
de lueur et d'obscur :  
Balor ou Polyphème,

jusqu'à ce qu'Ulysse ou  
Lugh entrouvre  
la paupière funeste  
s'évade avec  
le pieu brûlant.

Abandons, sagesses ;  
laissé à lui-même,  
dépourvu de principe,  
l'homme fait encore face  
aux vieilles puissances :

la violence fumant  
de quelque cratère  
connaît sa nuit,  
mesure sa lumière,  
gouverne son art.



